

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

## REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

## LE RÉVEIL

POLITIQUE—LITTÉRATURE—THÉÂTRE—BEAUX-ARTS

VOL. 3

MONTREAL, 15 FÉVRIER 1896

No. 76

## SOMMAIRE :

Farceurs de Réparateurs ! *Canadien*.—Chronique Judiciaire, *Sans-Pitié*.—Les Façades —La Débâcle, Le Grand Art; *Envieux*.—Fabrication de l'eau-de-vie, *Noé, Fils & Cie*. —La protection de l'enfance abandonnée ou coupable, *Georges Bonjean*. — Tous Marseillais, *Quatrelles*. — Les Frasques, *Mephistophélès*. — Fleurs, *Mme Alphonse Daudet*.—Le Pape de demain, \*\*\*—Feuilleton du RÉVEIL : Rome, par *Emile Zola*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts. par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande. Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du RÉVEIL,

Boite 2184,

Montréal.

## FARCEURS DE REPARATEURS !

Nous avons sous les yeux le projet du bill réparateur à l'aide duquel on veut endormir l'électorat et arracher de nouveaux mandements à nos saints évêques.

Ce projet a provoqué chez nous une douce hilarité séraphique, oserions-nous dire si nous n'avions la crainte de tomber dans la profanation.

Nos fidèles lecteurs savent que nous pensons comme les manitobains qui se soucient fort peu d'avoir des écoles cléricales, avec des programmes rétrogrades et des pères fouettards comme professeurs. Mais à côté des vœux de tous ceux qui pensent et qui jugent sagement, il se joue entre farceurs une comédie si bouffonne que nous ne rougissons pas d'y prêter un peu d'attention.

De l'analyse du bill projeté il ressort quatre choses principales :

1o La création d'un Conseil de l'Instruction publique et la nomination d'un surintendant qui auraient pour fonction d'établir des écoles séparées et d'intervenir dans les programmes et dans l'administration de ces écoles.

2o Le bill pourvoit à l'exemption de la taxe scolaire en faveur des contribuables taxés pour le maintien des écoles séparées.

3o Il pourvoit également à l'imposition d'une taxe sur les contribuables catholiques et à la répartition de son produit.

4o Il veille encore à ce que l'octroi provincial en faveur des écoles soit partagé entre les écoles catholiques et les écoles publiques dans une proportion déterminée.

Il est certain que ces principes sont sages et que leur application devrait satisfaire les plus exigeants parmi les aveugles qui hurlent après la reconstitution d'un système suranné, condamné par l'expérience.

Eh bien, à ces aveugles, nous dirons :

Pauvres gens, vous êtes refaits !

La formation d'un Conseil de l'Instruction publique semble vous donner des garanties, mais en réalité ne vous en donne aucune, puisque le choix des membres de ce conseil est laissé au cabinet provincial, qui peut choisir parmi la fraction des catholiques hostiles aux écoles séparées et cette fraction est beaucoup plus nombreuse que ne le croient Nos Seigneurs. Dans ce cas, le remède serait dérisoire, puisque le cabinet manitobain, hostile à la loi, aurait seul qualité pour nommer le Conseil chargé de la faire appliquer.

De même pour ce qui concerne la part des subventions provinciales à octroyer aux écoles. La législation locale, libre d'agir, se gardera bien de donner des munitions à ses adversaires, sous forme de deniers.

Mais il y a mieux ; le bill projeté ne règle rien du tout, attendu que le gouvernement se réserve le droit de le modifier à son gré, donnant ainsi à entendre que la loi n'aura aucune efficacité.

Ce qu'ont voulu les adroits politiciens qui ont les quatre fers dans la crèche, c'est éterniser leur position. Sachant de longue date combien les rédacteurs de mandements sont naïfs et indifférents, au fond, pour cette question d'écoles au Manitoba, sachant que tout le bruit fait autour de cette question n'est pas sérieux et que de simples et vaines paroles suffiraient à "revirer" l'opinion des braillards et des ignorants, le gouvernement leur a servi les mets

qu'ils adorent ! Des mots, des mots, encore des mots, toujours des mots.

Avec cela, les bons dévots sont satisfaits. Rien ne sera changé au Manitoba, mais comme les amis des moines croiront qu'une révolution est accomplie, ils jubileront de toutes leurs forces.

Il n'y a que la foi qui sauve.

CANADIEN.

## CHRONIQUE JUDICIAIRE

Vraiment, on éprouve presque du dégoût de vivre à notre époque et d'être régi par nos lois !

Ce qui s'est passé vendredi devant la Cour des Sessions spéciales justifie amplement notre accablement.

Voici les faits en deux mots ;

Au mois de septembre dernier, un enfant, le jeune Napoléon Pépin, âgé de dix ans, c'est-à-dire ayant dépassé l'âge que les casuistes fixent comme l'âge de raison, le jeune Napoléon Pépin, disons-nous, se rendit à l'école, causant, jouant, batifolant comme de coutume. En classe, un de ses camarades ayant peut-être l'âge de raison, mais n'ayant peut-être pas le droit de raison, lui fit une de ces petites niches, bien innocentes entre écoliers : il effaça les chiffres que le cher Frère avait dictés à son camarade Pépin et à l'aide desquels le dit Pépin devait obtenir le vulgaire produit d'une non moins vulgaire addition.

On voit qu'il n'y avait pas là de quoi fouetter un chat.

Le raisonnable Napoléon Pepin alla se plaindre au très cher Frère Fournier. Celui-ci, absorbé dans des pensées profondes, comme il convient à un désabusé du monde ayant charge d'âme, envoya promener le réclamaient.

Ce n'était que juste, attendu que l'ordre des chers et bien-aimés Frères enseignants n'a pas été créé pour intervenir dans des querelles de galopins, aussi laïques que ridicules et indignes.

Mais voyez-vous la perversité de l'enfant. Sans tenir compte du mécontentement qu'il avait fait naître chez le saint Frère en le troublant dans une de ces méditations extatiques qui plongent l'âme des justes dans une douce langueur et qui entraînent le méditant dans le sentier parfumé de toutes les vertus, Napoléon Pépin eut l'audace, étant une seconde fois victime de la fumisterie de son petit camarade, de rompre une seconde fois le charme délicieux qui envahissait l'être sanctifié du très saint, très patient et très paternel frère Fournier.

Celui-ci, justement outré d'une si païenne inconvenance, fit un violent effort sur lui-même, déposa pour un instant la sublime vertu de patience dont il est investi de par sa soutane et son rabat, et, v'lan ! At-trape, morveux ! Quand j'élève mon âme vers le Seigneur, j'aime pas qu'on me bâdre !

L'incorrigible enfant alla s'étaler à quelques pas plus loin, poussant la méchanceté jusqu'à se casser quelque chose dans l'unique but de mettre à l'épreuve la sensibilité du bon, de l'excellent, du dévoué frère Fournier

Mais cette infamie n'était pas complète. Le père de l'enfant, se faisant complice de cette odieuse manœuvre, appela — ô ! horreur ! — le très cher Frère Fournier devant la justice de notre pays, prétendant que son fils était estropié pour la vie, et cela par suite de la bourrade évangélique qu'il avait reçue, sans même remercier l'instrument divin qui lui avait appliqué ce juste châtement.

Le bon frère Fournier est donc venu à la Cour, et, avec cette onction particulière aux oints du Seigneur, onction qui exclut le mensonge et même l'ombre du mensonge, il eut vite réduit à néant l'audacieuse accusation qu'un père dénaturé faisait peser sur lui.

Vous dire quelle émotion nous a saisi à l'aspect de cet humble Frère dont la vie est consacrée au bien ; vous dire quelle indignation s'est emparée de nous en entendant un indigne et ridicule laïque élever la prétention jusqu'à courber sous nos lois féroces un saint et bon jeune homme, non, cela est impossible ! Le bec de nos plumes frémit et se casse dès que nous essayons de traduire notre indignation !

Le bon Frère, modestement placé devant le juge, offrait à nos regards un tableau qui nous arrachait des larmes. Grand, maigre, rouge, beau de cette laideur repoussante qui plaît au Seigneur qui a fait les hommes à son image, le frère Fournier ressemblait à un de ces martyrs resplendissants que les peintres de vitraux saints nous montrent dans les cathédrales.

Le front fuyant et aplati, le nez pointu, les lèvres minces et incolores, le menton fuyant selon le même angle que le front, des cheveux saintement grasseyés, telle nous est apparue cette vision troublante. L'aurole du martyr ne lui manquait certes pas, mais elle était invisible à nos yeux profanes.

Il va sans dire que la noire méchanceté du petit Napoléon Pépin n'a pu porter atteinte à la sainteté du bon Frère. Le père, la mère, les camarades et la prétendue victime de la brutalité du défenseur n'ont pu fournir la moindre preuve en dehors de l'état précaire de la santé de l'enfant. Aussi le frère Fournier a-t-il été renvoyé indemne et a-t-il eu la consolation de recevoir les compliments congratulatoires d'une foule

d'élus tonsurés, ou à peu près, qui l'attendaient à sa sortie.

C'est bien jugé et c'est bien fait. Pourquoi aussi le père de Napoléon Pépin envoie-il son garçon dans des établissements où la vie terrestre n'a que des contempteurs ?

SANS PITIÉ

## LES FACADES—LA DEBACLE

### LE GRAND ART

C'est du grand art de faire faillite qu'il s'agit.

Les procédés sont nombreux et à la portée de toutes les intelligences. Les plus déshérités sous le rapport des notions élémentaires de l'honneur peuvent, sans suer à la besogne, se livrer à cet exercice qui n'exige que la connaissance d'une seule opération d'arithmétique : la soustraction.

A chaque instant on apprend que M. Untel a déposé son bilan. Les ânes tendres, les cœurs candides soupiraient un : Pauvre diable ! le voilà sur la paille avec sa femme et ses enfants !

Et l'on s'attriste, et l'on plaint l'infortunée victime du sort, et l'on maudit la dureté des temps, en songeant qu'un pareil malheur peut nous atteindre et stériliser une longue suite d'années de souffrances et d'efforts.

Soudain au détour d'une rue, on rencontre l'infortuné failli, le ruiné, la victime des manœuvres coupables de cette légion de tripoteurs qui s'enrichissent de toutes les épaves.

On s'attendait à le voir morne, honteux de sa chute désespéré de son malheur. Pas du tout. Vous êtes en présence d'un bonhomme tout gaillard, tout satisfait, rubicond, remuant, communicatif et prompt à payer la traite aussi bien aux inconnus qu'aux amis.

— Allons ! allons ! là ! un bon coup. Un cocktail soigné. Ne fais pas de façons, c'est moi qui paye, et, tu sais, je suis "blood" à présent que j'ai fait faillite.

Et bien, alors, au diable la tristesse ! Faut-il être bête pour s'apitoyer comme cela sur le sort des gens avant d'avoir consulté leurs goûts.

Mais c'est vrai, après tout, que chacun est libre d'arranger ses affaires et sa vie selon sa convenance. Il y a des gens assez stupides pour végéter dans l'honnêteté alors qu'il est si facile d'enjamber quelques scrupules et de prendre un bon bain dans le Pactole qui efface toutes les souillures, qui enlève toutes les taches.

Les nigauds sont si singuliers que nous avons connu un homme assez arriéré pour aimer mieux perdre dans une affaire loyale que gagner dans une entreprise malhonnête.

Franchement, cela fait pitié, et l'on devrait pronulguer une loi qui atteindrait sévèrement les imbéciles vieux jeu, les rétrogrades qui, par leur mauvais exemple, font obstruction dans les voies faciles d'une rapide fortune.

Encaisser toujours et ne déboursier jamais, tout le secret de la prospérité est là.

La dernière affaire de ce genre a été pratiquée par un établissement qui vendait des produits artistiques d'importation. On jugera de l'importance de cet établissement lorsque l'on saura qu'il y avait là environ quatre-vingt employés, tous spécialistes.

Eh bien, les directeurs de cet établissement se sont contentés de donner un à-compte sur la marchandise à la réception, et se persuadent aujourd'hui qu'ils sont quittes envers leurs fournisseurs. Quant aux employés, aux commis des deux sexes qui faisaient le plus bel ornement de la maison, le plus simple, s'est-on dit, est de ne pas les payer du tout.

Remarquons que cette maison n'ouvre aucun compte, qu'elle ne traite que rubis sur l'ongle... avec ses acheteurs et que l'établissement, bien acialandé, est toujours bondé de bons clients. De plus, cette entreprise était privilégiée au point de pouvoir échapper à la loi de fermeture de bonne heure le jour hypothétique on cette loi sera mise en vigueur.

Des ruines autour de cette déconfiture, certes, il y en a, et de profondes. Mais qu'est-ce que cela peut faire aux ingénieux exploitiers des misères des autres.

Les paiements sont suspendus. C'est tout ce que doivent savoir ceux qui comptaient passer à la caisse. Le reste ne les regarde pas. Ce que sont devenus les fonds qui leur étaient destinés, c'est l'affaire de ceux qui s'en sont emparés et cela ne regarde personne autre.

Qu'on laisse donc brailler les commis impayés. C'est bien fait pour eux, d'ailleurs, pourquoi sont-ils si bêtes de se laisser rouler ?

La prospérité individuelle concourt puissamment à la prospérité générale, c'est là une vérité économique que nul ne peut contredire. Donc, plus nous aurons de particuliers riches, plus nous nagerons dans la félicité. Les sources de fortune n'ont aucune influence sur ce résultat.

Aussi nous écriions-nous avec enthousiasme : Hourrah ! pour les malins qui savent faire faillite !

ENVIEUX.

#### LE DEGEL

Avec le dégel, les rhumes sont à l'ordre du jour. Avec un flacon de *Baume Rhumal* on défie le rhume le plus opiniâtre. Le soulagement est immédiat, la guérison certaine. Procurable dans toutes les pharmacies et épiceries à raison de 25 cents la bouteille.

## FABRICATION DE L'EAU-DE-VIE

Pour des raisons que nous serons peut-être appelés à développer plus tard, nous croyons intéressant de donner ici le procédé de fabrication du cognac.

Lorsqu'après la vendange le vin, recueilli dans les tonneaux, donne des indications suffisantes pour juger de son degré de fermentation, on procède à la distillation qui doit fournir cette bonne eau-de-vie si hautement appréciée dans le monde entier.

Voici comment se pratique cette opération dans les principaux chais de Cognac, procédé que l'on peut très facilement imiter ici. Si nous sortions de la routine une bonne fois, peut-être pourrions-nous assurer à l'Etat un revenu nouveau dont le bénéfice nous soulagerait de quelques charges dont le fardeau est bien pesant.

On commence par débonder un tonneau et on le laisse se vider dans un bassin carré en pierre appelé *timbre*. Au moyen d'une pompe, on envoie ce vin dans une urne en bronze appelée *chauffe-vin*. Au moyen d'un robinet, le vin descend ensuite dans une chaudière chauffée à la houille, d'abord très vivement, puis en ralentissant et en réglant le feu. L'opération s'arrête lorsqu'il ne reste plus que le huitième du vin envoyé dans la chaudière.

L'alcool ainsi produit ne donnera le cognac que lorsqu'il aura subi les manutentions suivantes :

D'énormes foudres légèrement coniques, s'élargissant vers la base, ayant environ douze pieds de hauteur sur neuf pieds de diamètre, sont disposés sur deux rangs dont les vastes celliers, au dessous desquels de non moins vaste salles reçoivent les tonneaux remplis d'eaux-de-vie nouvelles. Le plancher de ces salles est percé de trous correspondant à des trous analogues percés dans les foudres. Lorsqu'on veut envoyer de l'eau-de-vie dans l'un de ces trous, on y adapte une longue rigole en bois doublée de cuivre jaune, sur laquelle on place, après les avoir débondés, huit tonneaux pleins, choisis dans un certain ordre, d'après leur provenance. Les huit tonneaux s'écoulent dans le canal, où se fait déjà un mélange qui tombe dans l'ouverture en traversant un filtre en flanelle. Huit autres tonneaux succèdent aux premiers, et ainsi de suite jusqu'à ce que le foudre soit plein, et l'on continue l'opération jusqu'à ce que le cellier soit rempli. Ce premier mélange ne suffirait pas pour égaliser la force et l'arome ; on en fait un second en envoyant dans d'autres foudres placés à l'étage inférieur l'eau-de-vie venant de tous les foudres, après l'avoir filtrée à nouveau à travers des tamis recouverts de pâte à papier. Pour se filtrer, l'eau-de-vie, chassée par la pression due à la

différence de niveau, traverse le filtre de bas en haut ; un homme placé sur le foudre agit constamment avec une palette le liquide, à mesure qu'il arrive, pour remédier à la différence de densité qui entraînerait au fond les eaux-de-vie les plus lourdes. Des robinets placés à la partie inférieure de ces foudres versent l'eau-de-vie dans des tonneaux neufs que l'on bouche solidement et que l'on envoie dans des magasins vieillir pendant plusieurs années. Pendant la première année, un vingt-septième environ s'évapore ; pendant les années suivantes, la réduction est un peu moins forte mais continue.

L'eau-de-vie, presque incolore à son arrivée dans l'établissement, se teinte légèrement au contact du chêne du tonneau, dont elle dissout la matière colorante. Les magasins où l'on conserve ce stock précieux ne doivent être ni trop secs ni trop humides. Dans le premier cas, l'eau-de-vie diminuerait trop de volume ; dans le second cas, ce serait la qualité qui s'amoindrirait. En s'améliorant dans les tonneaux, l'eau-de-vie, pénétrant le bois, les rend propres à l'expédition commerciale ; aussi, lorsqu'il s'agit de livrer aux clients leurs commandes, on prend ces tonneaux alcoolisés que l'on cercle solidement avec de fortes lames de fer pour les consolider contre les chocs du voyage.

Avant d'être mises dans ces fûts définitifs, les eaux-de-vie sont encore mêlées de nouveau dans une série d'appareils exactement semblables à ceux qu'elles ont traversés ; ainsi elles sont renvoyées dans une autre série de grands foudres, d'où elles passent dans les foudres situés à un plan inférieur, où elles sont de nouveau agitées à la palette.

On voit par ce qui précède que ce n'est pas la mer à boire et qu'il faudrait être vraiment bien peu ingénieux pour demeurer tributaire de Cognac, alors que l'on peut si facilement obtenir des produits identiques.

Pour s'enrichir à l'aide de cette fabrication, il ne faudrait plus que s'entendre avec le gouvernement pour obtenir une forte remise sur les droits excessifs qui frappent les liqueurs spiritueuses, ou même si l'on est adroit, et surtout si l'on est puissant, on ne court pas un gros risque en se dispensant de mettre le gouvernement dans la confiance de cette fabrication qui peut satisfaire également les intérêts et le patriotisme de ceux qui voudraient faire un léger sacrifice pour tenter l'aventure.

Nous creuserons ce sujet plus profondément un autre jour.

NOË, FILS & C<sup>IE</sup>.

## LA PROTECTION DE L'ENFANCE ABANDONNÉE OU COUPABLE

La *Nouvelle Revue* du 1er février offre une étude remarquable, pleine d'aperçus nouveaux et de fortifiantes promesses, sur la *Protection de l'enfance abandonnée ou coupable*. L'auteur, M. Georges Bonjean, nous y expose, avec une modestie qui ajoute à l'admiration qu'on a pour la générosité et la noblesse de son caractère, le fonctionnement de cette œuvre à laquelle il s'est consacré depuis plus de vingt ans, et qu'il envisage aujourd'hui dans les divers problèmes qu'elle soulève — Voici l'aperçu des résultats qu'il a obtenus grâce à son dévouement éclairé.

Ah ! qu'ils ont raison ceux qui s'épouvantent ! et qu'ils méritent bien de la patrie ceux qui signalent le danger ! Ils ont, il est vrai, à le faire, un mérite particulier, puisque, par une étrange aberration, si chacun est prêt à applaudir aux efforts des hygiénistes qui signalent et combattent les épidémies physiques, on qualifie volontiers de réactionnaires les bons citoyens qui signalent et combattent les épidémies morales, comme si le plus utile dévouement ne consistait pas à crier *au feu !* quand éclate l'incendie.

Pour guérir le mal, il faut tout d'abord en arrêter le développement ; par suite il faut combattre ces conceptions aussi *fantaisistes* que dangereuses dont les échecs lamentables devraient, semble-t-il, avoir depuis longtemps dessillé les yeux des moins clairvoyants. Puis, sur le terrain ainsi déblayé de toutes chimères malfaisantes ou folles, les bons ouvriers pourront sans entrave élever leur dévouement et leur énergie à la hauteur de l'entreprise.

C'est à cette œuvre admirable, qu'à défaut de dons plus précieux, j'apporte aujourd'hui la modeste obole d'une longue expérience.

Quand on raisonne simplement le problème, tous les enfants qu'il concerne se divisent en deux classes parfaitement distinctes : *L'enfance abandonnée et l'enfance coupable*.

Qu'il s'agisse d'enfants de familles honnêtes ou d'enfants de familles suspectes, tous les sujets que nous étudions offrent un état moral des plus fâcheux, soit, pour les premiers, par suite de leur perversité propre et personnelle ; soit, pour les seconds, par suite des contagions subies.

La tâche qui consiste à les moraliser peut donc souvent être considérée comme bien difficile et redoutable, sinon désespérée.

Et cependant, voici les résultats obtenus par une éducation rationnelle et dévouée.

Conduite très bonne.....	24	pour 100
— bonne.....	43	—
— assez bonne.....	23	—
— médiocre.....	7	—
— mauvaise.....	3	—

Chiffres bien intéressants et bien consolants déjà mais qui le deviennent plus encore si l'on réfléchit

qu'ils s'appliquent à l'effectif *présent* dans les établissements, effectif qui comprend, bien entendu, des sujets tout récemment incorporés, et qui n'ont pu, par suite, profiter encore du régime réformateur qu'ils inaugurent.

Chiffres discutables aussi, car, dans tout ce qui concerne l'enfance, il faut voir l'avenir et non pas seulement le présent; il ne suffit pas de maintenir dans l'ordre matériel une population d'internes, il faut savoir encore quels seront les fruits définitifs de l'entreprise, c'est-à-dire ce que ces jeunes êtres deviendront quand, rendus à l'indépendance, ils auront la pleine responsabilité de leurs actes.

Les circonstances me permettent de donner, dans ces deux ordres d'idées, des éléments décisifs d'appréciation.

En effet, pour tous nos garçons entrant au régiment soit par engagement volontaire, soit par l'appel moral de la classe à laquelle ils appartiennent, notre protection les suit sous les drapeaux, et elle est précieuse surtout à ceux que notre éducation militaire et patriotique pousse en si grand nombre dans l'infanterie de marine ou dans les équipages de la flotte. Ces derniers sont donc dévoués aux expéditions lointaines et souvent meurtrières, dans lesquelles ils sont utilement soutenus par notre affection agissante et par celle des membres de l'œuvre répandus un peu sur tous les points du monde.

Pour faciliter cette tâche de haut patronage, M. le ministre de la guerre a bien voulu nous autoriser, il y a treize ans, à recevoir, sur nos pupilles militaires, des notes périodiques émanant des chefs de corps, et par suite offrant toutes les garanties d'une lucide impartialité.

Or, d'après ces notes officielles, on compte :

Conduite très bonne .....	42	pour cent
— bonne .....	54	—
— assez bonne .....	2	—
— médiocre .....	2	—
	100	

Voici donc les résultats moraux définitifs obtenus à l'égard d'enfants qui appartenait à l'origine, pour 43 pour 100, à des familles honnêtes désespérant de les corriger, et pour 57 pour 100 à des parents condamnés ou vivant de professions inavouables !

On n'a point perdu sa vie quand on a concouru pour une part, si modeste soit-elle, à de semblables succès.

GEORGES BONJEAN.

## TOUS MARSEILLAIS

Il y avait une fois quatre Marseillais, quatre vrais "trou-de-l'air" de Marseillais. Ils seraient plutôt morts tous les quatre que de naître ailleurs qu'à Marseille.

Le premier s'appelait Micoulau. Il était roux et rasé. Le second s'appelait Gaiétan. Il était noir et tanné. Le troisième s'appelait Rouman. Il était gris et ridé. Le quatrième s'appelait Lézin. Il n'avait pas de cheveux du tout.

Jamais on ne voyait Micoulau sans Gaiétan, Rouman et Lézin; Gaiétan sans Rouman, Lézin et Micoulau; Rouman sans Lézin, Micoulau et Gaiétan; mais on voyait souvent Lézin sans Micoulau, Rouman et Gaiétan.

Micoulau, "un bon bougre" de cinquante ans, était notaire honoraire. Gaiétan, "un bon vivant" de quarante-neuf ans, était pharmacien de troisième classe, boulevard de la Corderie. Rouman, "une bonne pâte d'hommes" de quarante-huit ans, vendait des salaisons quai du canal. Lézin, "un bien brave garçon" de... de... Je serais bien embarrassé de vous dire son âge... Lézin ne faisait rien du tout.

Le notaire était marié. Il avait du ventre et trois garçons rachitiques. Le pharmacien était veuf. Il était cagneux et père de deux filles évaporées. Le marchand avait avec succès réclaté les bénéfices du divorce. Il louchait et avait un fils myope et une fille presbyte. Lézin, lui, était célibataire. Jamais il n'avait eu d'enfant.

Or un beau soir de mai, ils s'étaient rendus tous quatre au café des Phocéens.

—Un litre d'eau-de-vie et un verre de bière! cria Micoulau.

—Une bouteille de kirsch-wasser et un verre de champagne! hurla Gaiétan.

—Un demi-siphon, un petit morceau de sucre et de l'eau de fleur d'oranger, murmura Rouman.

Et comme Lézin demeurait muet, le garçon hasarda:

—Et moussu, que prendra ?

—Rien du tout. Fiche ton camp!

Micoulau bourra une pipe....

Gaiétan alluma un cigare. Rouman roula une cigarette. Et Lézin... lui, ne fumait jamais.

—Parions que vous n'êtes jamais allés à Paris, dit Micoulau.

—Je n'y suis pas allé tout à fait, dit Gaiétan, je n'y suis allé que jusqu'à Avignon.

—Et moi, jusqu'à Valence. C'est bien assez, dit Rouman, en haussant les épaules. Et toi, Lézin, es-tu allé à Paris ?

—Jamais! et je ne veux pas y aller. C'est plein de Parisiens.

—Et de Parisiennes. Tu es bien dégoûté.

—Bah! les Parisiennes, ce sont des femmes de partout qui n'ont pas pu rester chez elle. Si on en rencontre une, bien par hasard, elle est de Marseille, autant rester ici.

—Vu d'Avignon, Paris n'a rien d'étonnant, dit Gaiétan.

—De Valence, moins encore, ajouta Rouman.

—Et puis, au chemin de fer, c'est tous des voleurs, dit Gaiétan. Quand j'ai voulu aller à Paris, ils ont essayé de me mettre dedans.

—Conte-nous ça, Gaiétan !

—Volontiers. J'avais à aller à Paris pour mes affaires. Je dis adieu à mes enfants et me rends à la gare. Je m'adresse poliment au bougre qui est à la caisse et je lui dis : " Pour aller à Paris, par où qu'il faut prendre ? — Par le plus court, qu'il me répond." Il avait un petit air qui ne m'allait pas trop, mais... je ne maîtrise.

—J'aurais fichu le feu à la baraque, moi ! hurla Micoulau en donnant un coup de poing sur la table Tu as été trop bon.

—J'aurais étranglé l'employé, vociféra Rouman. Et toi, Lézin ?

—Je serais rentré chez moi.

—On voit que tu n'es pas marié ! soupira Rouman. Continue, Gaiétan.

—Vous avez des voitures en partance ? demandai-je plus poliment encore ; je ne voulais pas mettre les torts de mon côté, vous comprenez. — *L'express* a démarré à 10 heures 45, *l'omnibus* part dans 10 minutes ! — Ah ! vous avez un omnibus pour Paris ? — Il y en a un à 11 h. — Ça fait joliment mon affaire ! Donnez-moi une place que je dis, et je passe mes six sous.

Le maringouin les prend et me dit : " C'est encore 106 francs. — Vous dites ? — Ou 79 fr. 45, si vous prenez des secondes... ou 58 fr. 45 si vous vous contentez des troisièmes." Je me suis fichu dans une colère, que les vitres en craquaient, nom d'un sort ! Ils appellent ça *l'omnibus*, pour nous fichier dedans. Tout le monde sait que ça ne coûte que six sous, *l'omnibus*. J'ai dit à l'employé : " Ah ! c'est comme ça ! " J'ai repris mon argent, et je suis rentré. C'est tout ce que connais de Paris.

—Quand j'ai voulu me mettre en route, moi, dit Rouman, ça été un bien autre chambardement.

" J'étais avec Zéphirin, Fortunat et Macari. Arrivés devant le guichet, nous nous comptons. " Rouman Zéphirin, Fortunat, ça fait trois, dit Macari. — Ma femme m'a soutenu que nous étions quatre, dit Fortunat, tu auras mal compté. — Compte, toi. — Rouman, un ; Zéphirin, deux ; Macari. C'est juste. Ma femme n'est qu'une dinde." Je compte à mon tour : " Zéphirin, un ; Fortunat, deux ; Macari, trois. Aco va ben." Et je prends trois places. Arrivé à la porte de la salle d'attente, je donne les cartons à l'employé, qui en réclame un quatrième.

—Quand je le disais que c'est tous des voleurs dans cette administration-là ! reprit Gaiétan. Je ne me suis jamais gêné pour le dire.

—Et ça n'est rien encore ! Tu vas voir. On ne m'intimide pas facilement, tu sais. Je regarde l'employé bien en face et je lui dis :

" Ça n'est pas à Roman qu'on apprendra à compter jusqu'à trois. Vous pas plus que d'autres ! " Eh bien, mon bon ! nous avons eu beau nous y mettre tous les quatre, impossible de lui faire comprendre que nous n'étions que trois. Un vieux monsieur qui assistait au débat nous dit : " Il y a un bon moyen d'en avoir le cœur net ; crachez par terre, les voyageurs, on comptera les crachats."

—Tiens ! tiens ! L'idée n'est pas bête. Eh bien ? demandèrent à la fois Gaiétan, Rouman et Micoulau anxieux ; combien en as-tu compté ?

—Cinq !

—Les voleurs ! Ils auront fait cracher deux employés, pour vous faire prendre deux places de plus.

—Cinq places de 106 fr. 30 : c'était plus que nous ne pouvions y mettre. Nous sommes rentrés. C'est tout ce que j'ai vu de Paris.

—Et toi, Lézin ? demanda Micoulau.

—Oh ! moi ! ça été une bien autre histoire encore. On m'avait tant raconté que les express filaient grand train, que je m'étais promis de passer à Paris le jour de ma fête. La Saint-Lézin venue, je dis à ma servante : " Peirounello, si je rentre un peu tard ce soir, ne t'effraie pas. Je vais passer ma journée à Paris. — Bon ! qu'elle me répond, si vous n'êtes pas là pour dîner, je mettrai la clef sous le paillason." Je pars, il était 6 h. 57. Le train allait si lentement que j'en avais honte pour lui. Je me dis : " Il faut croire que ces trains-là sont comme les toupies qui n'ont pas l'air de bouger tant elles vont vite. Appeler un pantalon pareil *l'éclair*... c'est à se tordre. Si nous n'allons pas plus vite que ça, jamais je n'aurai le temps de visiter le Louvre, Notre-Dame, la Manufacture de Sèvres, les Catacombes, le Sénat et le musée de Versailles, avant le dîner."

A 7 h. 26, le train s'arrête. " Ce n'est pas malheureux ! me dis-je ; voilà vingt-neuf minutes que nous roulons. Nous sommes à Paris pour sûr ! " Je descends. On me prend mon billet et je sors de la gare. " Eh bien, non, là vrai ! me disais-je en parcourant la ville, si c'est ça leur Paris, je n'en donnerais pas les quatre fers d'un chien." Je croyais entendre parler anglais, voir des costumes extraordinaires comme en portent les Turcs, parcourir de grands boulevards bordés de cocotiers... est-ce que je sais ! Ils en font un tel embarras, de leur Paris ! Mes enfants, sur l'honneur, partout ça sentait l'ail, et les femmes vous

lançaient des " bagasse ! " qu'on se serait cru dans les salons de la Préfecture. Une chose encore qui m'étonnait, c'était de voir la mer. Et je pensais : " Pourvu que l'express, une fois lancé, n'ait pas brûlé Paris et roulé d'une traite jusqu'au Havre ! " Je n'étais qu'à demi rassuré. Il n'y a pas de honte à s'instruire ainsi, pas vrai ? Un vieux passait. Eh ! mon bon, lui ai-je dit, c'est y bien Paris, cette petite ville-ci ? " Il m'a regardé de travers, a haussé les épaules et me désignant du doigt une inscription qui s'étalait au-dessus de la porte de la gare : Savez-vous lire ? m'a-t-il dit.

—Qu'est-ce que tu a lu, Lézin, au-dessus de la porte de la gare ? demandèrent à la fois Micoulau Gaiétan et Rouman.

—*Pas-des-Lanciers !* J'étais à dix-neuf kilomètres de Marseille. Je réclame mon billet. On refuse de me le rendre. La moutarde me monte au nez. Je ne fais ni une ni deux. Je repars pour Marseille. J'arrive dans la gare à 8 h. 20. *Le rapide...*, le vrai celui-là ! allait lever l'ancre. Je saute sur le marche-pied. Le chef de la gare veut me retenir et m'appelle " canaille ! " Je lève la main pour le souffleter... Le train part... C'est le chef de la gare d'Avignon qui a reçu le gifle."

#### QUATRELLES.

##### LES VIEILLES METHODES

Un remède qui se recommande de ses succès d'il y a vingt ou cinquante ans ne vaut pas la peine d'être acheté, parce que les immenses progrès accomplis depuis ce temps-là par la médecine et la chimie médicale ont complètement révolutionné les vieilles méthodes et modifiés les antiques formules. Un remède scientifique comme le *Buisme Rhumal* a donc nécessairement détrôné et relégué à l'arrière plan tous les remèdes à l'action lente et inefficace en vogue il y a un quart de siècle et plus contre les maladies de poitrine ! Il soulage instantanément et guérit rapidement. 25 cents. En vente partout.

## LES FRASQUES

Certains publicistes affirment que les Anglais inondent de leurs personnalités encombrantes tous les pays, où ils chercheraient à s'emparer du commerce.

Il est certain qu'ils ont la bosse du commerce poussée à l'excès ; nous en savons quelque chose par les enseignes qui se trouveront bientôt à tous les coins de rue, et où l'on voit inscrits ces mots : *Maison exclusivement anglaise*. C'est, du reste, ce qui la rend si redoutable.

En effet, grâce aux immenses ressources financières qu'elle réalise, avec ses trafics dans l'univers, avec ses colonies, *car, chose étrange et bizarre, ses colonies l'enrichissent et les nôtres nous ruinent*, ils peuvent, beaucoup plus facilement qu'un peuple pauvre, exercer une grande influence sur les destinées du monde et des affaires publiques, par la corruption, en achetant des

hommes politiques besoigneux, qui, pour se procurer quelques ressources, ou faire un bon coup de bourse, ne demandent qu'à se vendre le plus cher possible.

Il est vrai que tous ces avantages et ces tendances les portaient vers un seul but, qui les met au premier rang des trafiquants, mais qui absorbe leurs pensées et leur fait, par conséquent, oublier les autres, ce qui nuit à leur organisation militaire, par exemple ; aussi, ils n'ont jamais fait la guerre par eux-mêmes ; lorsqu'ils ont voulu lutter contre un adversaire quelconque, ils se sont toujours servis des soldats de leurs voisins, qu'ils ont soudoyés, comme de vrais mercenaires. Ceci, c'est de l'histoire.

Après s'être moqués des peuples, qu'ils exploient toujours autant que possible, ceux-ci ont fini par les abandonner à leur malheureux sort : de telle sorte qu'ils se trouvent un peu isolés actuellement.

C'est ce qui explique pourquoi, craignant de ne pouvoir être assez forts, seuls, ils ont été forcés d'accepter les conditions légèrement humiliantes pour eux, qui ont la prétention de faire la loi partout, des Etats-Unis, et qu'ils leur avaient certainement fait essuyer une défaite ; et pourquoi ils hésitent en ce moment à engager un conflit avec la Prusse, qui va peut-être, elle aussi, lui imposer sa volonté.

Tout cela est bien mesquin de la part d'un grand pays comme l'Angleterre.

Il est vrai que l'on pourrait, dans ce sens, nous reprocher notre attitude, de 1871 à 1875 ou 1876 ; à cette époque, la nation recevait, tous les quinze jours, un coup de pied partant de l'autre côté du Rhin, dans le bas du dos ; mais si c'est une consolation, nos honorables hommes politiques en recevaient au moins un chaque jour ; c'était honteux, mais c'était un cas de force majeure ; c'était une lâcheté qui ressemblait à une fanfaronnade : car la France n'avait ni un soldat, ni une arme pour se défendre.

Ces insolences ont progressivement cessé, au fur et à mesure de nos armements ; de telle sorte que si cela continuait, la Prusse nous donnerait l'accolade, sorte de baiser de Judas, afin de se mettre en campagne contre l'empire anglais, avec une supériorité marquée sur terre et sur mer ; dans tous les cas, comme ces deux puissances sont aussi pratiques l'une que l'autre, on peut être certain qu'elles ne se lanceront dans aucune aventure, si elles n'espèrent pas en tirer un profit quelconque.

Nous, nous nous emballerions, et nous partirions pour une gloire éventuelle, comme de vrais Don Quichottes, sans nous préoccuper du reste ; mais le passé est un enseignement qui doit nous servir de leçon, dans la circonstance actuelle, comme dans les autres à venir.

Quoi qu'il en soit, ces deux adversaires en présence,

qui ne se battent qu'à coups d'articles de journaux, ne risquent pas grand'chose, car l'Angleterre peut empêcher la Prusse de débarquer sur son territoire, et celle-ci n'a rien à craindre chez elle, avec ses trois ou quatre millions d'hommes armés jusqu'aux dents; ce qui pourrait lui arriver de plus malheureux, ce serait de perdre une partie de ses colonies, et de faire un peu détériorer sa flotte toute neuve, qui n'a pas encore montré ce qu'elle savait faire; mais il y a des coups d'essai qui sont quelquefois des coups de maître.

De plus, l'argent ne peut être un obstacle pour la mise en campagne. En effet, la Prusse possède un trésor de guerre, et l'Angleterre n'a qu'à frapper le sol du pied, pour en faire sortir des milliers de sterlings.

Les conséquences de la question pendante, seraient donc tout à fait secondaires.

Dans ces conditions, les deux peuples en présence, qui ne se regardent encore que comme des chiens de faïence, peuvent engager la lutte, si cela entre dans leurs visées, il y aura un système de compensation qui établira une sorte d'équilibre entre eux.

Chose étonnante, tout ce qui précède est le résultat d'un rêve, d'une élucubration fantastique; car Sa Majesté la reine impératrice d'Angleterre n'a pas cessé d'aimer son cher petit-fils, le roi-empereur de tous les Allemands, d'un amour tendre; il n'y avait, il n'y a même jamais eu de malentendu entre eux; et le jeune Guillaume ira toujours, comme par le passé, à Londres, teter sa petite goutte au sein de la famille, et participer aux courses d'eau, ce qui sera moins coûteux que de faire la guerre.

MEPHISTOPHELES

## FLEURS

Il faut lire la belle page de Mme Alphonse Daudet dans la *Nouvelle Revue* du 1er février. George Sand avait déjà cherché l'accord de la flore et de la composition des terrains: Mme Alphonse Daudet trouve celui de la couleur des fleurs et de la variété des saisons. Le cycle ingénieux est complet.

Les fleurs, enchantement, couleurs variées, tissus et parfums délicieux, un charme de mystère, de vie intense et silencieuse. C'est l'éclosion du prisme en des corolles, un épanouissement de rayons qui gardent l'éclat et le flottant du rayon. Elles donnent tout d'elles-mêmes! Enfant, j'étudiais ces pulpes fines, leurs contours, leurs nervures, le parfum des sèves; je leurs cherchais une physionomie humaine, voyant à des pensées aux pétales pourpres ou jaune d'or des regards de brunes, et dans les teintes adoucies des plus claires, lilas ou safran pâle, des yeux fatigués, clignotants, de blondes aux cils de soie.

La pâquerette a l'essieu et les volants d'une roue

dont sa rondeur donne la minuscule illusion; le soleil fleur regarde l'astre, évolue sur sa haute tige, tendu au couchant qui décline. Quel symbole de divinité blanche aux bords des eaux que le narcisse mirant sa corolle épanouie! Puis la mélancolie des grands iris aux lances de feuillage, et l'isolement sous bois de certaines plantes vénéneuses dont la feuille tachetée s'étale au sol découvert, — à l'écart des bancs de muguet ou des violettes en serrés feuillages.

Certes, il y a un rapport d'aspect et de vie entre les plantes et leurs saisons. Au printemps, alors que le soleil traverse encore des zones froides, dominent le jaune et le violet: pensées, jacinthes, jonquilles, boutons-d'or, rhododendrons et toutes les nuances d'un coquet demi-deuil, mauves, lilas, violettes. Puis, dans ce déploiement du prisme floral, arrivent en juin, juillet le rouge et le bleu, couleurs fortes et nourries de chaleur et de sève, le coquelicot crêtant les blés, les bluets, pieds-d'alouette et la rose multicolore, du rouge intense des "Chine," au rose pur des "roses France," au rose safrané des "Gloire de Dijon" et des "Niel," le géranium, les capucines.

Avec la décoloration, l'affaiblissement des sèves, la fuite oblique de la lumière, reviennent les tons neutres décomposés jusqu'à la pourpre assombrie, l'or mourant des chrysanthèmes, aussi parfois d'un violet déteint ou d'un beau jaune, comme au milieu d'une courte journée d'automne la surprise d'un chaud midi.

Les perce-neige, les roses de Noël apparaissent à l'entrée de l'hiver, tout blanches, identiques et conformes aux neiges, grésils et gelées, et, dans le froid le blanc domine, comme au temps brûlant des orangers et des myrtes, mais sans les parfums de ces pulpes épaisses, sachets gonflés de pénétrantes essences.

Probablement le cours du soleil le jet ou la déclivité de ses rayons influencent l'aspect et l'éclosion des fleurs mais quel charme d'étude inconsciente que d'examiner l'harmonie entre le vert cru du printemps sur les pelouses et sur les arbres et l'acidité du fruit nouveau, entre la pourpre veinée de rouille des feuilles qui tombent et la mûre saveur des raisins, des pommes et des pêches à point sûr se reproduisent ces colorations d'autorité.

MME ALPHONSE DAUDET

### LE PLUS PRECIEUX DES BIENS

La santé est le plus précieux des biens. Ne l'oublions pas. Lorsque nous ressentons les premiers symptômes du rhume, de la grippe ou de la bronchite, quelques doses de Baume Rhumal suffiront à enrayer le développement de ces insupportables affections, d'autant plus difficiles à guérir que l'on tarde plus longtemps à les soigner. Même dans les cas de bronchites chroniques, de rhumes persistants, de toux opiniâtres, le Baume Rhumal guérit, alors que les autres remèdes n'agissent plus. L. R. Buridon, chimiste-pharmacien, 1703 rue Ste-Catherine, Montréal, propriétaire pour la France, le Canada et les Etats-Unis. 25 cents le flacon.

## LE PAPE DE DEMAIN

Quel sera l'héritier de la tiare ? Léon XIII sera-t-il suivi, continué ? ou la papauté deviendra-t-elle l'organe générateur d'une nouvelle conception de ces conditions humaines ? — C'est ce que se demande, dans la *Nouvelle Revue* du 1er février, un des personnages diplomatiques les mieux renseignés, et qui dénonce les intrigues du cardinal Galimberti, intrigues si néfastes à l'influence française.

Léon XIII n'est point un homme de parti. Il a réalisé sous son règne l'unité de la conscience religieuse et sociale de cette fin de siècle. Il a codifié les nouveaux intérêts, synthétisé les courants du jour, répondu aux mouvements si multiples et tumultueux de notre civilisation. Il n'est pas simplement un homme d'Etat il est la personification d'une époque ; il est le symbole d'une conception. *Symphonialis anima*, telle est la définition qui se présente de son esprit pondéré, universel et objectif. Il n'a pas créé, il a reflété l'existence nouvelle de la papauté dans ses rapports avec le monde. Il est l'homme historique par excellence, l'homme *représentatif* dans le sens d'Emerson. Rompre avec la vieille conception monarchique et conservatrice ; prendre en main la direction des courants démocratiques et sociaux ; combattre, autant que le permettent les nécessités d'une diplomatie différente, comme doit être celle d'un grand pouvoir spirituel, la triple alliance et les visées réactionnaires des cours, ébaucher cette orientation à la fois hardie et sage dans ces instructions au peuple français et à la république ; rêver pour son pays une forme d'unité italienne, d'où sortirait une fédération régionale donnant au saint-siège plus d'air et d'horizon ; à l'Italie, une existence plus conforme à son génie et à sa tradition ; remettre à flot la barque de saint-Pierre sur l'océan de notre siècle, afin de la conduire aux rives radieuses et fécondes de l'avenir : tel a été l'idéal de Léon XIII.

Si l'on observe et si l'on résume les méditations de la très grande majorité des esprits dans le monde religieux, et même dans l'élite intellectuelle de toutes les Confessions, il est facile de dégager de tous ces désirs cette impression générale : le conclave de demain doit être la répétition de celui de 1878, et le successeur de Léon XIII doit continuer son règne, son idéal, sa méthode d'action. En matière ecclésiastique contingente, comme pour l'entretien et la sauvegarde des rites, la généalogie des pouvoirs politiques reste toujours la même : les besoins fondent des droits et les droits fondent des pouvoirs. La fin du XIXe siècle manifeste des besoins nouveaux dont Léon XIII s'est fait le codificateur. Il y aura donc des droits et des pouvoirs nouveaux.

FEUILLETON

## ROMÉ

PAR

EMILE ZOLA

I

Le jour où l'Évangile serait universellement répandu et pratiqué, les souffrants cesseraient d'aller chercher si loin, dans des conditions si tragiques, un soulagement illusoire, certains dès lors de trouver assistance, d'être consolés et guéris chez eux, dans leurs maisons, au milieu de leurs frères. Il y avait, à Lourdes, un déplacement de la fortune inique, un spectacle effroyable qui faisait donter de Dieu, une continuelle cause de combat, qui disparaîtrait dans la société vraiment chrétienne de demain. Ah ! cette société, cette communauté chrétienne, c'était au désir ardent de sa prochaine venue que toute l'œuvre aboutissait ! Le christianisme, enfin, redevenant la religion de justice et de vérité qu'il était, avant de s'être laissé conquérir par les riches et les puissants ! Les petits et les pauvres régnant, se partageant les biens d'ici-bas, n'obéissant plus qu'à la loi égalitaire du travail ! Le pape seul debout à la tête de la fédération des peuples, souverain de paix, ayant la simple mission d'être la règle morale, le lien de charité et d'amour qui unit tous les êtres ! Et n'était-ce pas la réalisation prochaine des promesses du Christ ?

Les temps allaient s'accomplir, la société civile et la société religieuse se recouvriraient, si parfaitement, qu'elles ne feraient plus qu'une ; et ce serait l'âge de triomphe et de bonheur prédit par tous les prophètes, plus de luttes possibles, plus d'antagonisme entre le corps et l'âme, un merveilleux équilibre qui tuerait le mal, qui mettrait sur la terre le royaume de Dieu. La Rome nouvelle, centre du monde donnant au monde la religion nouvelle !

Pierre sentit des larmes lui monter aux yeux, et d'un geste inconscient, sans s'apercevoir qu'il étonnait les maigres Anglais et les Allemands trapus, défilant sur la terrasse, il ouvrit les bras, il les tendit vers la Rome réelle, baignée d'un si beau soleil, qui s'étendait à ses pieds. Serait-elle douce à son rêve ? Allait-il, comme il l'avait dit, trouver chez elle le remède à nos impatiences et à nos inquiétudes ? Le catholicisme pouvait-il se renouveler, revenir à l'esprit du christianisme primitif, être la religion de la démocratie, la foi que le monde moderne, bouleversé, en danger de mort, attend pour s'apaiser et vivre ? Et il était plein de passion généreuse, plein de foi... Il voyait le bon abbé Rose, pleurant d'émotion en lisant son livre ; il entendait le vicomte Philibert de la Choue lui dire qu'un livre pareil valait une armée ; il se sentait surtout fort de l'approbation du cardinal Bergerot, cet apôtre de la charité inépuisable. Pourquoi donc la congrégation de l'index menaçait-elle son œuvre d'interdit ? Depuis quinze jours, depuis qu'on l'avait officieusement prévenu de venir à Rome, s'il voulait se défendre, il retournait cette question, sans pouvoir dé-

couvrir quelles pages étaient visées. Toutes lui paraissent brûler du plus pur christianisme. Mais il arrivait frémissant d'enthousiasme et de courage, il avait hâte d'être aux genoux du pape, de se mettre sous son auguste protection, en lui disant qu'il n'avait pas écrit une ligne sans s'inspirer de son esprit, sans vouloir le triomphe de sa politique. Était-ce possible que l'on condamnât un livre où, très sincèrement, il croyait avoir exalté Léon XIII, en l'aidant dans son œuvre d'unité chrétienne et d'universelle paix ?

Un instant encore, Pierre resta debout contre le parapet. Depuis près d'une heure, il était là, ne parvenant pas à rassasier sa vue de la grandeur de Rome, qu'il aurait voulu posséder tout de suite, dans l'inconnu qu'elle lui cachait. Oh ! la saisir, la savoir, connaître à l'instant le mot vrai qu'il venait lui demander ! C'était une expérience encore, après Lourdes, et plus grave, décisive, dont il sentait bien qu'il sortirait raffermi ou foudroyé à jamais. Il ne demandait plus la foi naïve et totale du petit enfant, mais la foi supérieure de l'intellectuel, s'élevant au-dessus des rites et des symboles, travaillant au plus grand bonheur possible de l'humanité, basé sur son besoin de certitude. Son cœur battait à ses tempes : quelle serait la réponse de Rome ? Le soleil avait grandi, les quartiers hauts se détachaient avec plus de vigueur sur les fonds incendiés. Au loin, les collines se doraien, devenaient de pourpre, tandis que les façades prochaines prochaines se précisaient, très claires, avec leurs milliers de fenêtres, nettement découpées. Mais des vapeurs matinales flottaient encore, des voiles légers semblaient monter des rues basses, noyant les sommets, où elles s'évaporent, dans le ciel ardent, d'un bleu sans fin. Il crut un instant que le Palatin s'était effacé, il en voyait à peine la sombre frange de cyprès, comme si la poussière même de ses ruines la cachait. Et le Quirinal surtout avait disparu, le palais du roi semblait s'être reculé dans une brume, si peu important avec sa façade basse et plate, si vague au loin, qu'il ne le distinguait plus ; tandis que, sur la gauche, au-dessus des arbres, le dôme de Saint-Pierre avait grandi encore, dans l'or limpide et net du soleil, tenant tout le ciel, dominant la ville entière.

Ah ! la Rome de cette première rencontre, la Rome matinale où, brûlant de la fièvre de l'arrivée, il n'avait pas même aperçu les quartiers neufs, de quel espoir illimité elle le soulevait, cette Rome qu'il croyait trouver là vivante, telle qu'il l'avait rêvée ! Et par ce beau jour, pendant que, debout, dans sa mince soutane noire, il la contemplait ainsi, quel cri de prochaine rédemption lui paraissait monter des toits, quelle promesse de paix universelle sortait de cette terre sacrée, deux fois reine du monde ! C'était la troisième Rome, la Rome nouvelle, dont la paternelle tendresse, par-dessus les frontières, allait à tous les peuples, pour les réunir, consolés, en une commune étreinte. Il la voyait, il l'entendait, si rajeunie, si douce d'enfance, sous le grand ciel pur, comme envolée dans la fraîcheur du matin, dans la candeur passionnée de son rêve.

Enfin, Pierre, s'arracha au spectacle sublime. La tête basse, en plein soleil, le cocher et le cheval n'avaient pas bougé. Sur la banquette, la valise brûlait, chauffée par l'astre déjà lourd. Et il remonta dans la voiture, en donnant de nouveau l'adresse :

— Via Giulia, palazzo Boccanera.

A cette heure, la rue Giulia, qui s'étend toute droite sur près de cinq cents mètres, du palais Farnèse à l'église Saint-Jean des Florentins, était baignée d'un soleil clair dont la nappe l'enfilait d'un bout à l'autre, blanchissant le petit pavé carré de sa chaussée sans trottoirs ; et la voiture la remonta presque entièrement, entre les vieilles demeures grises, comme endormies et vides aux grandes fenêtres grillées de fer, aux porches profonds laissant voir des cours sombres, pareilles à des puits. Ouverte par le pape Jules II, qui rêvait de la border de palais magnifiques, la rue, la plus régulière, la plus belle de Rome à l'époque, avait servi de Corso au seizième siècle. On sentait l'ancien beau quartier, tombé au silence, au désert de l'abandon, envahi par une sorte de douceur et de discrétion cléricales. Et les vieilles façades se succédaient, les persiennes closes, quelques grilles fleuries de plantes grimpanes, des chats assis sur des portes, des boutiques obscures d'humbles commerces, installées dans les dépendances ; tandis que les passants étaient rares, quelques femmes en cheveux traînant des enfants, une charrrette de foin attelée d'un mulet, un moine superbe drapé de bure, un vélocipédiste filant sans bruit et dont la machine étincelait au soleil.

Enfin, le cocher se tourna, montra un grand bâtiment carré, au coin d'une ruelle qui descendait vers le Tibre.

— Palazzo Boccanera.

Pierre leva la tête, et ce sévère logis, noirci par l'âge, d'une architecture si nue et si massive, lui serra un peu le cœur. Comme le palais Farnèse et comme le palais Sacchetti, ses voisins, il avait été bâti par Antonio de San Gallo, vers 1540 ; même, comme pour le premier, la tradition voulait que l'architecte eût employé, dans la construction, des pierres volées au Colisée et au théâtre de Marcellus. Vaste et carrée sur la rue, la façade à sept fenêtres avait trois étages, le premier très élevé, très noble. Et, pour toute décoration, les hautes fenêtres du rez-de-chaussée, barrées d'énormes grilles saillantes, dans la crainte sans doute de quelque siège, étaient posées sur de grandes consoles et couronnées par des attiques qui reposaient elles-mêmes sur des consoles plus petites. Au-dessus de la monumentale porte d'entrée, aux battants de bronze, devant la fenêtre du milieu, régnait un balcon. La façade se terminait, sur le ciel, par un entablement somptueux, dont la frise offrait une grâce et une pureté d'ornements admirables. Cette frise, les consoles et les attiques des fenêtres, les chambranles de la porte étaient de marbre blanc, mais si terni, si émietté, qu'ils avaient pris le grain rude et jauni de la pierre. À droite et à gauche de la porte, se trouvaient deux antiques bancs portés par des griffons, de marbre également ; et l'on voyait encore, encastrée dans le mur, à l'un des angles, une adorable fontaine Renaissance, aujourd'hui tarie, un Amour que portait un dauphin, à peine reconnaissable, tellement l'usure avait mangé le relief.

Mais les regards de Pierre venaient d'être attirés surtout par un écusson sculpté au-dessus d'une des fenêtres du rez de chaussée, les armes des Boccanera, le dragon ailé soufflant des flammes ; et il lisait nettement la devise, restée intacte : *Bocca nera, Alma rossa*, bouchè noire, âme rouge. Au-dessus d'une autre

fenêtre, en pendant, il y avait une de ces petites chappelles encore nombreuses à Rome, une sainte Vierge vêtue de satin, devant laquelle une lanterne brûlait en plein jour.

Le cocher, comme il est d'usage, allait s'engouffrer sous le porche sombre et béant, lorsque le jeune prêtre, saisi de timidité, l'arrêta.

— Non, non, n'entrez pas, c'est inutile.

Et il descendit de la voiture, le paya, se trouva avec sa valise à la main sous la voûte, puis dans la cour centrale, sans avoir rencontré âme qui vive.

C'était une cour carrée, assez vaste, entourée d'un portique, comme un cloître. Sous les arcades mornes, des débris de statues, des marbres de fonille, un Apollon sans bras, une Vénus dont il ne restait que le tronc, étaient rangés contre les murs ; et une herbe fine avait poussé entre les cailloux qui pavaienent le sol d'une mosaïque blanche et noire. Jamais le soleil ne semblait devoir descendre jusqu'à ce pavé moisi d'humidité. Il régnait là une ombre, un silence d'une grandeur morte et d'une infinie tristesse.

Pierre, surpris par le vide de ce palais muet, cherchait toujours quelqu'un, un concierge, un serviteur ; et il crut avoir vu filer une ombre, il se décida à franchir une autre voûte, qui conduisait à un petit jardin, sur le Tibre. De ce côté, la façade, tout unie, sans un ornement, n'offrait que les trois rangées de ses fenêtres symétriques. Mais le jardin lui serra le cœur davantage, par son abandon. Au centre, dans un bassin comblé, avaient poussé de grands buis amers. Parmi les herbes folles, des orangers aux fruits d'or mûrissants indiquaient seuls le dessin des allées, qu'ils bordaient. Contre la muraille de droite, entre deux énormes lauriers, il y avait un sarcophage du deuxième siècle, des faunes violentant des femmes, toute une effrénée bacchante, une de ces scènes d'amour vorace, que la Rome de la décadence mettait sur les tombeaux ; et, transformé en ange, ce sarcophage de marbre, effrité, verdi, recevait le mince filet d'eau qui coulait d'un large masque tragique, scellé dans le mur. Sur le Tibre, s'ouvrait anciennement là une loggia à portique, une terrasse d'où un double escalier descendait au fleuve. Mais les travaux des quais étaient en train d'exhausser les berges, la terrasse se trouvait déjà plus bas que le nouveau sol, parmi des décombres, des pierres de taille abandonnées, au milieu de l'éventrement crayeux et lamentable qui bouleversait le quartier.

Cette fois, Pierre fut certain d'avoir vu l'ombre d'une jupe. Il retourna dans la cour, il s'y trouva en présence d'une femme qui devait approcher de la cinquantaine, mais sans un cheveu blanc, l'air gai, très vive, dans sa taille un peu courte. Pourtant, à la vue du prêtre, son visage rond, aux petits yeux clairs, avait exprimé comme une méfiance.

Lui, tout de suite, s'expliqua, en cherchant les quelques mots de son mauvais italien.

— Madame, je suis l'abbé Pierre Froment . . .

Mais elle ne le laissa pas continuer, elle dit en très bon français, avec l'accent un peu gras et trainard de l'Île-de-France.

— Ah ! monsieur l'abbé, je sais, je sais . . . Je vous attendais, j'ai des ordres.

Et, comme il la regardait, ébahi :

— Moi, je suis Française . . . Voici vingt-cinq ans que j'habite leur pays, et je n'ai pas encore pu m'y faire, à leur satané charabia !

Alors Pierre se souvint que le vicomte Philibert de la Choue lui avait parlé de cette servante, Victorine Bosquet, une Beauceronne, d'Auneau, venue à Rome à vingt-deux ans, avec une maîtresse phthisique, dont la mort brusque l'avait laissée éperdue, comme au milieu d'un pays de sauvages. Aussi s'était-elle donnée corps et âme à la comtesse Erneste Brandini, une Boccanera, qui venait d'accoucher et qui l'avait ramassée sur le pavé pour en faire la bonne de sa fille Benedetta, avec l'idée qu'elle l'aiderait à apprendre le français. Depuis vingt-cinq ans dans la famille, elle s'était haussée au rôle de gouvernante, tout en restant une illettrée, si dénuée du don des langues, qu'elle n'était parvenue qu'à baragouiner un italien exécrable, pour les besoins du service, dans ses rapports avec les autres domestiques.

— Et monsieur le vicomte va bien ? reprit-elle avec sa familiarité franche. Il est si gentil, il nous fait tant de plaisir, quand il descend ici, à chacun de ses voyages ! . . . Je sais que la princesse et la contessina ont reçu de lui, hier, une lettre qui vous annonçait.

C'était, en effet, le vicomte Philibert de la Choue qui avait tout arrangé pour le séjour de Pierre à Rome. De l'antique et vigoureuse race des Boccanera, il ne restait que le cardinal Pio Boccanera, la princesse sa sœur, vieille fille qu'on appelait par respect donna Serafina, puis leur nièce Benedetta, dont la mère, Ernesta, avait suivi au tombeau son mari le comte Brandini, et enfin leur neveu, le prince Dario Boccanera, dont le père, le prince Onofrio Boccanera, était mort, et la mère, une Montefiori, remariée. Par le hasard d'une alliance, le vicomte s'était trouvé petit parent de cette famille ; son frère cadet avait épousé une Brindini, la sœur du père de Benedetta ; et c'était ainsi, à titre complaisant d'oncle, qu'il avait séjourné plusieurs fois au palais de la rue Giulia, du vivant du comte. Il s'était attaché à la fille de celui-ci, surtout depuis le drame intime d'un fâcheux mariage, qu'elle tâchait de faire annuler. Maintenant qu'elle était revenue près de sa tante Serafina et de son oncle le cardinal, il lui écrivait souvent, il lui envoyait des livres de France. Entre autres, il lui avait donc adressé celui de Pierre, et toute l'histoire était partie de là, des lettres échangées, puis une lettre de Benedetta annonçant que l'œuvre était dénoncée à la congrégation de l'Index, conseillant à l'auteur d'accourir et lui offrant gracieusement l'hospitalité au palais. Le vicomte, aussi étonné que le jeune prêtre, n'avait pas compris ; mais il l'avait décidé à partir, par bonne politique, passionné lui-même pour une victoire qu'à l'avance il faisait sienne. Et, dès lors, l'effarement de Pierre se comprenait, tombant dans cette demeure inconnue, engagé dans une aventure héroïque dont les raisons et les conditions lui échappaient.

Victorine reprit tout d'un coup :

— Mais je vous laisse là, monsieur l'abbé . . . Je vais vous conduire dans votre chambre. Où est votre malle ?

Puis, lorsqu'il lui eût montré sa valise, qu'il s'était décidé à poser par terre, en lui expliquant que, pour un séjour de quinze jours, il s'était contenté d'une sou-

tane de rechange, avec un peu de linge, elle sembla très surprise.

—Quinze jours ! vous croyez ne rester que quinze jours ? Enfin, vous verrez bien.

Et, appelant un grand diable de laquais qui avait fini par se montrer :

—Giacomo, montez ça dans la chambre rouge. . . . Si monsieur l'abbé veut me suivre ?

Pierre venait d'être tout égayé et réconforté par cette rencontre imprévue d'une compatriote, si vive, si bonne femme, au fond de ce sombre palais romain. Maintenant, en traversant la cour, il l'écoutait lui conter que la princesse était sortie, et que la contessina, comme on continuait à appeler Benedetta dans la maison, par tendresse, malgré son mariage, n'avait pas encore paru ce matin-là, un peu souffrante. Mais elle répétait qu'elle avait des ordres.

L'escalier se trouvait dans un angle de la cour, sous le portique : un escalier monumental, aux marches larges et basses, si douces, qu'un cheval aurait pu les monter aisément, mais aux murs de pierre si nus, aux paliers si vides et si solennels, qu'une mélancolie de mort tombait des hautes voûtes.

Arrivée au premier étage, Victorine eut un sourire, en remarquant l'émoi de Pierre. Le palais semblait inhabité, pas un bruit ne venait des salles closes. Elle désigna simplement une grande porte de chêne, à droite.

—Son Eminence occupe ici l'aile sur la cour et sur la rivière, oh ! pas le quart seulement. . . On a fermé tous les salons de réception sur la rue. Comment voulez-vous entretenir une pareille halle, et pourquoi faire ? Il faudrait du monde.

Elle continuait de monter de son pas alerte, restée étrangère, trop différente sans doute pour être pénétrée par le milieu ; et, au second étage, elle reprit :

—Tenez ! voici, à gauche, l'appartement de donna Serafina et, à droite, voici celui de la contessina. C'est le seul coin de la maison un peu chaud, où l'on se sente vivre. . . D'ailleurs, c'est lundi aujourd'hui, la princesse reçoit ce soir. Vous verrez ça.

Puis, ouvrant une porte qui donnait sur un autre escalier, très étroit :

—Nous autres, nous logeons au troisième. . . . Si monsieur l'abbé veut bien me permettre de passer devant lui ?

Le grand escalier d'honneur s'arrêtait au second ; et elle expliqua que le troisième étage était seulement desservi par cet escalier de service, qui descendait à la ruelle longeant le flanc du palais, jusqu'au Tibre. Il y avait là une porte particulière, c'était très commode.

Enfin, au troisième, elle suivit un corridor, elle montra de nouveau des portes.

—Voici le logement de don Vigilio, le secrétaire de Son Eminence. . . . Voici le mien. . . . Et voici celui qui va être le vôtre. . . . Chaque fois que monsieur le vicomte vient passer quelques jours à Rome, il n'en veut pas d'autre. Il dit qu'il est plus libre, qu'il sort et qu'il rentre quand il veut. Je vous donnerai, comme à lui, une clef de la porte en bas. . . . Et puis, vous allez voir quelle jolie vue !

Elle était entrée. Le logement se composait de deux pièces, un salon assez vaste, tapissé d'un papier rouge à grands ramages, et une chambre au papier gris de

lin, semé de fleurs bleues décolorées. Mais le salon faisait l'angle du palais, sur la ruelle et sur le Tibre ; et elle était allée tout de suite aux deux fenêtres, l'une ouvrant sur les lointains du fleuve, en aval, l'autre donnant en face sur le Transtévère et sur le Janicule, de l'autre côté de l'eau.

—Ah ! oui, c'est très agréable ! dit Pierre qui l'avait suivie, debout près d'elle.

Giacomo, sans se presser, arriva derrière eux, avec la valise. Il était onze heures passées. Alors, voyant le prêtre fatigué, comprenant qu'il devait avoir très faim, après un tel voyage, Victorine offrit de lui faire servir tout de suite à déjeuner, dans le salon. Ensuite, il aurait l'après-midi pour se reposer ou pour sortir, et il ne verrait ces dames que le soir, au dîner. Il se récria, déclara qu'il sortirait, qu'il n'allait certainement pas perdre une après-midi entière. Mais il accepta de déjeuner, car, en effet, il mourait de faim.

Cependant, Pierre dut patienter une grande demi-heure encore. Giacomo, qui le servait sous les ordres de Victorine, était sans hâte. Et celle-ci, pleine de méfiance, ne quitta le voyageur qu'après s'être assurée qu'il ne manquait réellement de rien.

— Ah ! monsieur l'abbé, quelles gens, quel pays ! Vous ne pouvez pas vous en faire la moindre idée. J'y vivrais cent ans que je ne m'y habituerai pas. . . . Ah ! sans la contessina qui est si belle, si bonne !

Puis, tout en mettant elle-même sur la table une assiette de figues, elle le stupéfia, quand elle ajouta qu'une ville où il n'y avait que des curés ne pouvait pas être une bonne ville. Cette servante incrédule, si active et si gaie, dans ce palais, recommençait à l'effarer.

— Comment ! vous êtes sans religion ?

— Non, non ! monsieur l'abbé, les curés, voyez-vous, ce n'est pas mon affaire. J'en avais déjà connu un, en France, quand j'étais petite. Plus tard, ici, j'en ai trop vu, c'est fini. . . . Oh ! je ne dis pas ça pour Son Eminence, qui est un saint homme digne de tous les respects. . . . Et l'on sait, dans la maison, que je suis une honnête fille, que jamais je ne me suis mal conduite. Pourquoi ne me laisserait-on pas tranquille, du moment que j'aime bien mes maîtres et que je fais soigneusement mon service ?

Elle finit par rire franchement.

— Ah ! quand on m'a dit qu'un prêtre allait venir, comme si nous n'en avions déjà pas assez, ça m'a fait d'abord grogner dans les coins. . . . Mais vous m'avez l'air d'un brave jeune homme, je crois que nous nous entendrons à merveille. . . . Je ne sais pas à cause de quoi je vous en raconte si long, peut-être aussi parce que vous venez de là-bas, et peut-être aussi parce que la contessina s'intéresse à vous. . . . Enfin, vous m'excusez, n'est-ce pas ? monsieur l'abbé, et croyez-moi, reposez-vous aujourd'hui, ne faites pas la bêtise d'aller courir leur ville où il n'y a pas des choses si amusantes qu'ils le disent.

Lorsqu'il fut seul, Pierre se sentit brusquement accablé, sous la fatigue accumulée du voyage, accrue encore par la matinée de fièvre enthousiaste qu'il venait de vivre ; et, comme grisé, étourdi par les deux œufs et la côtelette mangés en hâte, il se jeta tout vêtu sur le lit, avec la pensée de se reposer une demi-heure. Il ne s'endormit pas sur-le-champ, il songeait à

ces Boccanera, dont il connaissait en partie l'histoire, dont il rêvait la vie intime, dans le grossissement de ses premières surprises, au travers de ce palais désert et silencieux, d'une grandeur si délabrée et si mélancolique. Puis, ses idées se brouillèrent, il glissa au sommeil, parmi tout un peuple d'ombres, les unes tragiques, les autres douces, des faces confuses qui le regardaient de leurs yeux d'énigme, en tournoyant dans l'inconnu.

Les Boccanera avaient compté deux papes, l'un au treizième siècle, l'autre au quinzième ; et c'était de ces deux élus, maîtres tout-puissants, qu'ils tenaient autrefois leur immense fortune, des terres considérables du côté de Viterbe, plusieurs palais dans Rome, des objets d'art à remplir des galeries, un amas d'or à combler des caves. La famille passait pour la plus pieuse du patriciat romain, celle dont la foi brûlait, dont l'épée avait toujours été au service de l'Église ; la plus croyante, mais la plus violente, la plus batailleuse aussi, continuellement en guerre, d'une sauvagerie telle, que la colère des Boccanera était passée en proverbe. Et de là venaient leurs armes, le dragon aidé soufflant des flammes, la devise ardente et farouche, qui jouait sur leur nom : *Bocca nera, Alma rossa*, bouche noire, âme rouge, la bouche enténébrée d'un rugissement, l'âme flamboyant comme un brasier de foi et d'amour.

Des légendes de passions folles, d'actes de justice terribles, couraient encore. On racontait le duel d'Onfredo, le Boccanera qui, vers le milieu du seizième siècle, avait justement fait bâtir le palais actuel, sur l'emplacement d'une antique demeure, démolie. Onfredo, ayant su que sa femme s'était laissée baiser sur les lèvres par le jeune comte Costamagna, le fit enlever un soir, puis amener chez lui, les membres liés de cordes ; et là, dans une grande salle, avant de le délivrer, il le força de se confesser à un moine. Ensuite il coupa les cordes avec un poignard, il renversa les lampes, il cria au comte de garder le poignard et de se défendre. Pendant près d'une heure, dans une obscurité complète au fond de cette salle encombrée de meubles, les deux hommes se cherchèrent, s'évitèrent, s'étreignirent en se lardant à coups de lame.

Et, quand on enfonça les portes, on trouva, parmi des mares de sang, au travers des tables renversées, des sièges brisés, Costamagna le nez coupé, les cuisses déchiquetées de trente-deux blessures, tandis que Onfredo avait perdu deux doigts de la main droite, les épaules trouées comme un cible. Le miracle fut que ni l'un ni l'autre n'en moururent. Cent ans plus tôt, sur cette même rive du Tibre, une Boccanera, une enfant de seize ans à peine, la belle et passionnée Cassia, avait frappée Rome de terreur et d'admiration. Elle aimait Flavio Corradini, le fils d'une famille rivale, exécrée, que son père, le prince Boccanera, lui refusait rudement, et que son frère aîné, Ercole, avait juré de tuer, s'il le surprenait jamais avec elle. Le jeune homme la venait voir en barque, elle le rejoignait par le petit escalier qui descendait au fleuve. Or, Ercole qui les guettait, sauta un soir dans la barque, planta un couteau en plein cœur de Flavio. Plus tard, on put rétablir les faits, on comprit que Cassia, alors, grondante, folle et désespérée, faisant justice, ne voulant pas elle-même survivre à son amour, s'était jetée sur son frère, avait saisi de la même étreinte

irrésistible le meurtrier et la victime, en faisant chavirer la barque. Lorsqu'on avait retrouvé les trois corps, Cassia serrait toujours les deux hommes, écrasait leurs visages l'un contre l'autre, entre ses bras nus, restés d'une blancheur de neige.

Mais c'étaient là des époques disparues. Aujourd'hui, si la foi demeurait, la violence du sang semblait se calmer chez les Boccanera. Leur grande fortune aussi s'en était allée, dans la lente déchéance qui, depuis un siècle, frappe de ruine le patriciat de Rome. Les terres avaient dû être vendues, le palais s'était vidé, tombant peu à peu au train médiocre et bourgeois des temps nouveaux. Eux, du moins, se refusaient obstinément à toute alliance étrangère, glorieux de leur sang romain resté pur. Et la pauvreté n'était rien, ils contentaient à leur orgueil immense, ils vivaient à part, sans une plainte, au fond du silence et de l'ombre où s'achevait leur race. Le prince Ascanio, mort en 1848, avait eu, d'une Gorvisieri, quatre enfants : Pio, le cardinal, Serafina, qui ne s'était pas mariée pour demeurer près de son frère ; et, Ernesta n'ayant laissé qu'une fille, il ne restait donc comme héritier mâle, seul continuateur du nom, que le fils d'Onofrio, le jeune prince Dario, âgé de trente ans. Avec lui, s'il mourait sans postérité, les Boccanera, si vivaces, dont l'action avait rempli l'histoire, devaient disparaître.

Dès l'enfance, Dario et sa cousine Benedetta s'étaient aimés d'une passion souriante, profonde et naturelle. Ils étaient nés l'un pour l'autre, ils s'imaginaient pas qu'ils pussent être venus au monde pour autre chose que pour être mari et femme, lorsqu'ils seraient en âge de se marier. Le jour où, déjà près de la quarantaine, le prince Onofrio, homme aimable très populaire dans Rome, dépensant son peu de fortune au gré de son cœur, s'était décidé à épouser la fille de la Montefiori, la petite marquise Flavia, dont la beauté superbe de Junon enfant l'avait rendu fou, il était allé habiter la villa Montenori, la seule richesse, l'une propriété que ces dames possédaient, du côté de Sainte-Agnès, hors les murs : un vaste jardin, un véritable parc, planté d'arbres centenaires, où la villa elle-même, une assez pauvre construction du dix-septième siècle tombait en ruine.

De mauvais bruits couraient sur ces dames, la mère presque déclassée depuis qu'elle était veuve, la fille trop belle, les aïeules trop conquérantes. Aussi le mariage avait-il été désapprouvé formellement par Serafina, très rigide, et par le frère aîné. Pio, alors seulement camérier secret participant du Saint-Père, chanoine de la basilique vaticane. Et, seule, Ernesta avait gardé avec son frère, qu'elle adorait pour son charme rieur, des relations suivies ; de sorte que, plus tard, sa meilleure distraction était devenue, chaque semaine, de mener sa fille Benedetta passer toute une journée à la villa Montefiori. Et quelle journée délicieuse pour Benedetta et pour Dario, âgés elle de dix ans, lui de quinze, quelle journée tendre et fraternelle, au travers de ce jardin si vaste, presque abandonné, avec ses pins parasols, ses huit géants, ses bouquets de chênes verts, dans lesquels on se perdait comme dans une forêt vierge ?

(A suivre.)



